

Artikel Unbekannt : *La Tension de la Stratégie*

À David et Sandra

Italie, année 1975 après zéro...

Le cœur du Lingotto n'était plus qu'un tas de ruines fumantes. Fier symbole d'une industrie automobile italienne qui avait survécu au Fascisme et à la Seconde Guerre mondiale, le berceau de la firme FIAT ressemblait désormais à un magma informe et bouillonnant. Comme foudroyés par des chapelets de bombes, les deux énormes bâtiments abritant les chaînes de production s'étaient effondrés sur l'immeuble des bureaux, et il ne subsistait des trois constructions qu'un amoncellement de décombres. Si le site s'était trouvé dans la région napolitaine, on aurait pu croire aux effets dévastateurs d'une nouvelle éruption du Vésuve, mais plus de huit cent cinquante kilomètres séparaient la ville de Turin du célèbre volcan.

L'alerte avait été donnée aussi vite que possible, mais il apparaissait que plusieurs foyers d'incendie s'étaient déclenchés simultanément, formant un seul et même barrage de feu crachant de l'acier, du béton et du métal fondus. Malgré tout leur courage, les pompiers n'avaient pu ainsi maîtriser des torrents de flammes semi-solides qu'à l'issue de plusieurs heures d'une lutte acharnée. Une amère victoire toutefois, après l'échec de plusieurs interventions à l'intérieur d'un périmètre dont personne n'était ressorti...

Les poings serrés dans les poches de son imperméable sans âge, l'inspecteur principal Merenda contemplait sans mot dire l'épouvantable spectacle. Indifférent au souffle chaud qui giflait son visage tanné par le soleil, il fixait le sinistre de ses yeux noirs et durs en pensant à tous les ouvriers qui étaient restés coincés dans les bâtiments. Enfin, après une minute de silence longue comme l'éternité, le flic se tourna vers son bras droit, l'inspecteur Testi, et lui demanda une cigarette. Merenda avait décidé d'arrêter de fumer après le massacre de la piazza Fontana en 1969 mais, à chaque nouvel attentat, il rechutait invariablement... Autant dire qu'il n'arrêtait jamais bien longtemps. Son adjoint, accoutumé à ce rituel, sortit un paquet de Lucky Strike de la poche de son blouson et lui glissa discrètement :

— Alors, d'après vous, ce ne serait pas...

— Non, ce n'est pas un accident, j'en ai la certitude. Tu devrais d'ailleurs savoir que je n'étudie les hypothèses offertes par ce mot trop confortable que quand toutes les autres ont été écartées. Or nous vivons une époque merveilleuse où les « accidents » de ce type sont devenus la règle. Et il n'est pas question de l'accepter. Je retourne au commissariat pour étudier quelques profils : cet acte pue l'activisme politique, et je vais tenter des recoupements avec les attentats les plus récents. Toi, tu restes là et tu me fais un rapport soigné. Sois précis, déductif et rapide. J'attends tes conclusions...

— depuis une heure, je sais, le coupa Testi en souriant.

Surpris, Merenda marqua un temps d'arrêt, puis une lueur amusée adoucit brièvement son regard. Après sept longues années à travailler ensemble, les deux hommes avaient fini par se compléter au point de parfois passer pour des frères. Grands, bruns, et dotés d'une même silhouette mince et athlétique, ils formaient un duo de choc au sein duquel l'inspecteur principal conservait toutefois l'ascendant en tant qu'aîné et supérieur hiérarchique. Ce qu'il ne manqua pas de rappeler à son subordonné en lui glissant un sibyllin « Si tu le sais, comment se fait-il que j'attende encore ? » avant de s'éloigner vers sa voiture.

— Engagez-vous, qu'ils disaient, grommela Testi en feignant la mauvaise humeur. Il connaissait Merenda mieux que personne, et savait que sa sécheresse dissimulait mal des blessures qui ne pouvaient guérir. Sa femme et sa petite fille âgée de cinq ans avaient péri dans un attentat en 1972. Il n'en parlait jamais, mais jetait depuis ce tragique évènement toutes ses forces dans la bataille que l'Italie livrait tant bien que mal au terrorisme. Tel un serpent vorace se mordant inlassablement la queue, cette énergie du désespoir se nourrissait de la rage qui l'habitait, mais le flic meurtri y trouvait une sorte d'équilibre pervers. Et son adjoint se demandait souvent ce qu'il adviendrait de Merenda si un jour la menace était éradiquée. Il demeurait cependant des questions plus brûlantes, et Testi pénétra dans l'enceinte de l'usine dévastée, sans se douter qu'un étrange personnage n'avait rien perdu de leur bref échange...

L'homme ressemblait à l'un de ces *ragazzi* traînant leur ennui insolent depuis les beaux quartiers jusqu'aux populaires faubourgs de la ville. Nul ne pouvait dire avec précision quel était le mode de subsistance de ces jeunes gens à la dérive, et personne ne s'en souciait véritablement, à moins de se trouver victime d'une de leurs rapines. Et celui qui surveillait les deux policiers, noyé dans la foule des badauds, serait passé inaperçu dans son costume de Gavroche à l'italienne, sans les lueurs anormales qui dansaient dans ses yeux... Il y avait quelque chose du prédateur dans l'intensité avec laquelle il regardait l'inspecteur s'enfoncer dans les ruines et, comme s'il s'était rendu compte que cette insistance gourmande pouvait le faire remarquer, il s'éloigna du cordon de sécurité entourant le lieu du sinistre.

Quand, quelques heures plus tard, Testi revint au commissariat, Merenda constata immédiatement l'attitude inhabituelle de son collègue. Ils se connaissaient trop bien, et travaillaient ensemble depuis trop longtemps pour ne pas déceler leurs plus menus changements d'humeur. Or l'inspecteur adjoint, d'ordinaire sensible aux charmes de l'agent Dellera, une rousse flamboyante préposée à l'accueil, l'écarta de son chemin avec une brusquerie totalement opposée à sa réputation de séducteur. Testi était pourtant doté d'un tempérament exubérant, un rien hâbleur et, s'il se trouvait confronté à des circonstances pénibles, il était capable, au contraire de son supérieur, de dédramatiser la situation par des traits d'humour qui avaient l'immense mérite de détendre l'atmosphère. Cette faculté s'était semblait-il évanouie dans les décombres de l'usine, mais Merenda ne s'en serait pas inquiété outre mesure s'il n'avait pas découvert le curieux éclat fixe et froid brillant désormais comme du métal en fusion dans le regard de son partenaire.

— Alors, des trouvailles intéressantes ? lui lança-t-il en dissimulant son trouble.

— Bien peu de choses, répondit Testi. Les techniciens sont au travail, mais il ne faut pas s'attendre à des miracles. Tout a brûlé, et à l'intérieur c'est un véritable carnage. Vous aurez les détails dans mon rapport, mais je peux déjà vous dire que le seul inventaire des corps risque de prendre un certain temps.

— Ah, pourquoi ?

— Parce que toutes les structures de l'usine ont littéralement fondu. Acier et plastique ont formé une espèce de lave qui a tout recouvert. Et la plupart des cadavres sont enfermés dans cette gangue qui commence à durcir, conclut froidement Testi en fermant la porte de son bureau.

Les deux inspecteurs devaient se revoir en fin d'après-midi, à l'occasion d'une interview télévisée. La psychose de l'attentat s'était emparée de l'Italie tout entière, et l'ensemble du pays attendait avec anxiété les conclusions de la police. Cette vague de violence aveugle qui frappait sans discontinuer inquiétait d'ailleurs au-delà des frontières et Merenda, conscient de l'enjeu, s'était rendu à la conférence de presse à contrecœur. Constituées lors des enquêtes en cours d'un savant mélange de mensonge et de langue de bois, ses prestations tout en retenue plaisaient à la hiérarchie. Cette dernière eût néanmoins préféré que son représentant mît davantage d'enthousiasme lorsque les cas étaient résolus, mais l'inspecteur détestait le triomphalisme et l'autosatisfaction. De caractère peu sociable, il n'éprouvait guère d'affection pour ce type de figures imposées, au contraire de Testi qui, d'ordinaire, ne rechignait jamais à affronter la tempête médiatique. Ce soir-là cependant, son adjoint ne l'avait accompagné qu'avec une visible répugnance et, si Merenda en déduisit qu'il n'était décidément pas dans son état normal, un autre homme, à des centaines de kilomètres de là, n'allait pas tarder à comprendre pourquoi...

Paris, le même soir.

Jean Sten, ex-agent des services du contre-espionnage français, suivait l'évolution de la situation avec la plus grande assiduité. Après avoir parcouru les articles de presse consacrés à l'affaire du Lingotto, il avait flâné tout l'après-midi le long des quais de la Seine, cherchant oubli et distraction parmi les étals des bouquinistes. Enfin, à la tombée de la nuit, il s'était décidé à regagner sa chambre d'hôtel et, comme des millions de personnes, avait allumé la télévision, sans pour autant attendre d'extraordinaires révélations du reportage. Il ne pouvait imaginer à quel point il avait tort...

Si la retransmission en elle-même ne suscita guère d'intérêt, le policier en charge de l'enquête se contentant de livrer aux journalistes les platitudes de rigueur, l'attitude de son adjoint s'avéra pour le moins déconcertante. Présenté par la presse comme l'inspecteur Testi, l'homme refusa obstinément de s'exprimer, et demeura le plus éloigné possible des caméras. Il prenait le plus grand soin de dissimuler

son visage, et serait sans aucun doute resté dans l'ombre si son supérieur ne s'était pas tourné vers lui pour lui demander une cigarette. Merenda s'apprêtait à l'allumer quand, bousculé par un journaliste, il lâcha son briquet. Sursautant comme s'il craignait d'être brûlé vif, Testi se découvrit alors l'espace d'un instant, livrant un regard de dément à la froide avidité des chasseurs d'images.

— Ces yeux... Lui ! Ce monstre a réussi à infiltrer la police italienne !

Jean Sten éteignit la télévision. Il ne ressentait pas le besoin d'en écouter davantage, car désormais il savait... Il savait qui se cachait sous l'apparence de l'inspecteur Testi. Il savait qui se trouvait à l'origine de cette vague d'attentats aveugles et meurtriers. Une seule créature était capable et coupable d'aussi effroyables prodiges, et cette créature s'appelait... Wampus ! L'ex-agent du contre-espionnage avait déjà eu l'occasion d'affronter à plusieurs reprises cette diabolique entité venue des tréfonds du cosmos pour semer terreur et désolation sur Terre. Doté de pouvoirs maléfiques tout entiers tournés vers la destruction, Wampus était un métamorphe, et il lui suffisait de se trouver au contact de l'eau pour changer d'apparence à sa convenance. Les copies étaient presque parfaites, hormis les nuances du regard, vitrine de la complexe âme humaine, qui échappaient au talent du duplicateur, car il s'avérait incapable d'en reproduire les subtilités.

Jean Sten ne s'en serait peut-être aperçu s'il n'avait été confronté accidentellement au talon d'Achille de l'extra-terrestre. Si Wampus maîtrisait à merveille l'élément liquide, son rapport au feu était en effet plus ambigu. Certes, il l'utilisait assez fréquemment pour en faire une de ses armes de prédilection, mais il ne devait pas s'y trouver lui-même exposé, sous peine de révéler son véritable aspect. Cela n'était survenu qu'une seule fois, lors de leur premier affrontement, mais jamais Sten ne pourrait oublier l'improbable silhouette protoplasmique contre laquelle il avait lutté...

De fait, Wampus n'était que très vaguement humanoïde. La créature possédait des membres longs et fins, comme étirés, et la structure même de son corps demeurait une énigme : cette chair sans muscle paraissait plaquée sur du vide, d'ailleurs apparent en maints endroits, et aucune ossature ne semblait soutenir l'ensemble. L'extraterrestre n'en bénéficiait pas moins d'une force herculéenne laquelle, alliée à sa ruse et à son fanatisme, lui avait permis jusqu'ici de se sortir indemne, et transformé, des situations les plus compromises.

Jean Sten, seul à connaître le vrai visage de cet ennemi de l'humanité, payait chèrement ce privilège. Refusant de croire en la véracité de son récit, sa hiérarchie avait même laissé entendre qu'il ne jouissait plus de toutes ses facultés mentales ! Ainsi s'était-il trouvé officiellement suspendu, ce qui ne l'empêchait pas de traquer Wampus à chacune de ses réapparitions. Il s'agissait là d'un devoir, même si l'ex-agent devinait qu'il devrait cette fois encore l'accomplir envers et contre tous...

Turin, le jour d'après.

Dès le lendemain de la conférence de presse, la police turinoise procéda à des rafles dans le milieu des Brigades rouges et de l'extrême droite. Malgré les conclusions assez évasives de son rapport, Testi avait réussi à convaincre Merenda de lui donner carte blanche pour obtenir des informations. La pression politique devenait énorme, car la hiérarchie pesait de tout son poids : le maire était intervenu auprès du commissaire, lequel s'était lui-même empressé de rappeler à ses subordonnés qu'ils avaient, si l'hypothèse d'un acte terroriste se vérifiait, obligation de résultat.

En l'espace d'une matinée, des dizaines d'activistes avaient été placés en garde à vue. Testi avait d'ailleurs insisté pour mener en solo, dans une pièce isolée, les interrogatoires des gros bonnets, tandis que le menu fretin était questionné dans la grande salle centrale du commissariat. Merenda, souhaitant effectuer en personne la synthèse des éléments recueillis, supervisait l'activité de la ruche policière en se laissant gagner par la nervosité à mesure que les heures passaient.

La journée s'écoula ainsi, lourde, crispante et terriblement infructueuse. Pire encore, les premiers éléments de l'enquête finirent par indiquer que l'attentat du Lingotto avait fait des victimes dans les rangs des activistes ! Les services de renseignement attestèrent en effet l'existence de deux réseaux dormants ayant infiltré les deux syndicats ouvriers majeurs, et les conclusions des légistes donnaient à penser que tous leurs membres se trouvaient présents sur les lieux lors de l'explosion ! Cela rendait hautement improbable l'hypothèse selon laquelle l'une ou l'autre organisation aurait commandité l'attentat, car même en admettant que leurs taupes aient été « brûlées », il y avait quand même des moyens plus discrets de les faire disparaître.

Malgré l'insuccès des interrogatoires, Testi obtint que les suspects dont il s'était personnellement occupé soient maintenus en garde à vue. Avant qu'on ne les conduise en cellule, ils défilèrent un à un

devant le bureau de Merenda pour contacter leurs avocats par le biais du téléphone mural pendu à proximité. C'est alors que l'inspecteur principal put constater, avec un étonnement mêlé de dégoût, les nombreuses traces de coups que portait leur visage. Certes, la police italienne n'était pas réputée pour sa tendresse, mais jamais Merenda n'avait pu constater chez Testi un tel déferlement de brutalité, et il le convoqua aussitôt afin de lui demander des explications.

— Qu'est-ce que c'est que ce merdier ? Pourquoi t'être acharné de la sorte sur les suspects ?

— Vous m'avez donné carte blanche, me semble-t-il, répondit Testi sans se démonter. Et le « merdier », comme vous dites, ce sont des gens comme eux qui en portent la responsabilité.

— Ah oui ? Je te rappelle que pour l'instant nous n'avons aucune preuve. Et le soupçon ne suffit pas pour agir comme Maurizio Merli dans un film d'Umberto Lenzi ! D'autant qu'avec de telles pratiques tu vas finir par ressembler aux pires voyous des bas quartiers ! Que les choses soient claires : je ne veux plus voir ça, ou la carte blanche se transformera en carton rouge !

— Soyez sans inquiétude, je n'aurai plus à durcir le ton. Le message est passé. Vous vouliez des résultats ? Nous en obtiendrons sous peu, et je gage qu'ils vous surprendront, conclut Testi en dardant sur son interlocuteur un regard dont l'hypnotique intensité n'avait rien d'humain...

Le lendemain matin, le centre-ville de Turin était en proie au chaos. Pas moins d'une dizaine d'incendies avaient ravagé durant la nuit des bâtiments administratifs aussi divers que la mairie, plusieurs banques, ainsi que le plus grand local d'aide sociale de l'agglomération. Les départs de feu s'étaient succédé de façon machiavélique, au rythme d'un toutes les heures, ce qui avait créé une immense panique empêchant les pompiers de les circonscrire. De toute façon, les soldats du feu n'étaient pas assez nombreux pour se déployer sur un théâtre d'opérations aussi vaste qu'imprévisible, et le maire avait décrété l'état d'urgence.

Jean Sten arriva à Turin à l'aube. Sans même s'encombrer d'une valise, il avait sauté dans sa voiture et roulé toute la nuit sans s'arrêter. Effaré par le spectacle qu'offrait la ville dévastée, il se rendit immédiatement au commissariat. Grâce au reportage diffusé à la télévision, il connaissait l'identité du policier en charge de l'enquête, et demanda à être reçu par l'inspecteur Merenda. L'agent Dellerà s'était hélas absenté à ce moment-là, et le planton qui la remplaçait à l'accueil toisa Sten avec mépris. À force d'insistance, le Français finit toutefois par le convaincre d'informer son supérieur qu'il avait d'importantes révélations à lui faire. Quelques longues minutes plus tard, Jean Sten pénétrait enfin dans le bureau de l'inspecteur. Ce dernier, plongé dans ses dossiers, lui jeta sans le regarder :

— Inspecteur principal Merenda. Comme vous vous en doutez, je dispose de peu de temps. Qui êtes-vous et que voulez-vous ?

— Jean Sten, ex-agent du contre-espionnage français. Merci de me recevoir. Je n'ignore pas que vous êtes occupé, aussi irai-je droit au but. Je pense que la vague d'attentats à laquelle vous devez faire face n'a rien à voir avec l'activisme extrémiste qui sévit dans votre pays. Les rafles auxquelles vous avez procédé n'ont rien donné de concluant, sinon une recrudescence des agressions.

Soudain intéressé, Merenda releva la tête et examina son interlocuteur. C'était un solide gaillard d'un bon mètre quatre-vingt-cinq, avec sur le visage l'expression d'une volonté farouche soulignée par ses mâchoires carrées et le pli dur de sa bouche. À la fois intrigué et curieux, l'inspecteur fit signe à son visiteur de poursuivre.

— J'imagine que vous étudiez l'hypothèse de la vengeance, mais je crois que cette piste ne vous conduira nulle part. Tous les dirigeants des mouvements radicaux sont actuellement détenus dans vos locaux, et une réaction aussi rapide et brutale ne pourrait être menée à bien sans un minimum de préparation et une lourde logistique. Or ces organismes sont très structurés, et n'agissent pas en l'absence du *capo*.

— Soit. Qu'en déduisez-vous ?

— Qu'il faut chercher les responsables ailleurs ! J'ai déjà été confronté à plusieurs reprises au même type de phénomènes mais, avant de vous livrer mes déductions, j'aimerais vous poser une simple question : avez-vous toute confiance en vos collaborateurs ?

— Qu'insinuez-vous par là ? demanda Merenda qui, pensant aussitôt à Testi et à ses odorantes Lucky Strike, s'en sentit doublement coupable.

— Je voudrais juste savoir si vous n'avez pas constaté dans votre entourage des faits et gestes qui vous auraient désagréablement surpris depuis le début de ces tragiques événements.

Le flic se crispa sans répliquer. Il était allé rendre visite le matin même aux prisonniers « politiques » maintenus en garde à vue et repensait au désarroi et à la curieuse appréhension régnant parmi eux. Ces types étaient pourtant des durs à cuire, mais le traitement de choc que leur avait fait subir Testi produisait d'étranges résultats. Certains avaient été jusqu'à le supplier de ne plus avoir affaire au « monstre » et, même si cette crainte lui paraissait passablement irrationnelle, Merenda devait bien admettre en son for intérieur que son collègue semblait ne plus être lui-même...

— Votre silence répond en partie à ma question, reprit Jean Sten. Toutefois, vous avez quelques réticences et je le comprends. C'est pourquoi je vous propose d'organiser un petit test qui ne vous coûtera rien : convoquez Testi et observez son attitude quand il me verra.

Merenda réfléchissait. Indécis, il jouait nerveusement avec son briquet tout en fixant son interlocuteur. Il se méfiait de cet homme sorti de nulle part qui en savait un peu trop long à son goût. Malgré l'incongruité de sa proposition, il finit néanmoins par l'accepter. Après tout, si l'entrevue avec Testi ne donnait rien, il aurait certes perdu un peu de temps, mais pourrait renvoyer l'imposteur ainsi démasqué à ses chères études.

Cinq minutes plus tard, Testi franchissait la porte du bureau de son supérieur et, ainsi que l'avait anticipé Sten, il n'y eut pas besoin de lui expliquer le motif de cette convocation... Dès que leurs regards se croisèrent, les deux ennemis se reconnurent immédiatement. Une haine intense brûla dans les yeux de celui qui n'était plus Testi, et sa réaction se révéla tout aussi foudroyante. Sortant de sa poche le Beretta M 1951 qui faisait la fierté de la police italienne, il le pointa vers les deux hommes. Sten n'était pas armé, et Merenda, médusé, ne put glisser la main vers son holster qu'avec quelques secondes de retard.

— Ne bouge pas si tu veux garder la vie, misérable humain ! lui ordonna la créature. Ainsi m'avez-vous percé à jour. J'imagine que tu as dû me voir à la télévision, Sten, mais cela n'a plus grande importance. Je devrais t'anéantir maintenant, mais cela ferait trop de bruit et je ne tiens pas à attirer l'attention en un lieu où je ne puis changer d'apparence. Attachez-vous au radiateur. Mon « collègue » doit avoir le nécessaire sur lui, et voici le complément, ajouta-t-il en jetant une paire de menottes sur la table. À moins, bien sûr, que vous ne préfériez me voir réduire en poussière l'ensemble des forces présentes dans le commissariat...

— Mais tu as complètement perdu la tête ! rugit Merenda avant de se tourner vers Sten. Et vous, quel jeu jouez-vous, à la fin ?

Anticipant la réponse du Français, leur adversaire éclata d'un rire diabolique :

— Jean Sten sait pertinemment que vous ne pouvez rien contre l'immensité de ma puissance destructrice ! Vous qui doutez encore, aurez bientôt l'occasion de vérifier que je ne vous en ai donné pour l'instant qu'un léger aperçu ! Votre monde est condamné, petit policier, conclut celui qui s'était caché dans l'enveloppe de Testi, ne s'interrompant que pour entendre avec satisfaction le claquement des menottes, et je vous promets qu'il paiera un lourd tribut de sang et de larmes à la colère cosmique du grand Wampus !

— Je ne sais si je dois en rire ou en pleurer, lança Merenda à Sten quand Testi eut disparu après avoir discrètement fermé la porte du bureau. J'imagine qu'il a dû voir une photo de vous quelque part, même si cela n'explique ni son attitude ni la vôtre... Tous ces massacres à répétition... Il a fini par craquer. Si j'étais psy, je dirais que l'impuissance de la police lui a donné une espèce de complexe de culpabilité, ou une fumisterie du même genre ! Mais je suis flic, alors ce qui m'importe est de le mettre hors d'état de nuire. Et le plus tôt sera le mieux.

L'ex-agent français choisit bien ses mots avant de répondre à ce qui n'était d'ailleurs pas une question. Il comprenait parfaitement l'interprétation rationnelle du policier, et ne tenait pas à le provoquer en forçant les portes d'une aléatoire suspension d'incrédulité.

— Préparez-vous à d'autres moments désagréables, car votre « collègue » sera sans aucun doute difficile à appréhender, même si son signalement est diffusé au plus vite. Cela dit, dans notre malheur, j'ai au moins acquis une certitude : nous ne devrions pas attendre longtemps avant d'avoir de ses nouvelles. Pour le meilleur et, je le crains, pour le pire. Et maintenant, en espérant que vos collègues ne tardent pas à nous délivrer, je vous prie d'écouter mes explications...

LA SUITE ET FIN DANS LE RECUEIL !